**Éric-Emmanuel Schmitt : « L’olympisme des Grecs portait haut l’idéal de la trêve »**

[Interview] Alors que la flamme des JO 2024 va être allumée à Olympie ce 16 avril 2024, nous sommes allés sur les lieux où tout a commencé avec l’écrivain Éric-Emmanuel Schmitt, dont le tome 4 de « la Traversée des temps » se déroule en Grèce.

Par [Marie Chaudey](https://www.lavie.fr/auteur/marie-chaudey) - 16/04/2024 – La Vie

À l’ouest du Péloponnèse, c’est dans la douce vallée du fleuve Alphée, couverte d’oliviers, que s’étend le site d’Olympie où les premiers Jeux virent le jour en 776 avant J.-C. Éric-Emmanuel Schmitt y est venu la première fois quand il avait 15 ans. Et pour l’écriture de son roman, il est retourné en imagination dans une Olympie vivante, emplie par le bruit des foules, les odeurs de graisse et les fumées. Il considère donc qu’il est ici pour… la troisième fois, au milieu des ruines et dans une lumière fabuleuse. Des colonnes de marbre surgissent au milieu des pins et des cyprès dans la splendeur du printemps méditerranéen, avivée par le rose des arbres de Judée en fleur. Une large voie antique divise le site en deux. À droite, le gymnase où s’entraînaient durant un mois les athlètes dans leur plus simple appareil – *gumnos* signifie « nu » en grec –, tout près des colonnes de la palestre qui abritait les lutteurs.

À gauche, les restes du temple de Zeus, auquel le culte a été rendu pendant les neuf siècles qu’ont duré les jeux antiques, puisque l’endroit était aussi un grand sanctuaire dédié au plus puissant des dieux grecs. Et au-delà, le stade olympique, dont il reste l’arche du tunnel par lequel les spectateurs entraient, pour déboucher au bord du terrain de 200 mètres (soit 600 pas du héros Héraclès) où les athlètes jouaient des coudes : une esplanade toujours très animée aujourd’hui, car des professeurs du monde entier y font courir leurs classes, dans les clameurs des jeunes spectateurs assemblés tout autour.

C’est dans les ruines du temple d’Héra, qui jouxte celui de Zeus, que la flamme olympique va être allumée comme à l’habitude. Même si, soyons clairs, ce rituel n’a jamais eu lieu dans la Grèce antique ! C’est l’universitaire allemand Carl Diem qui a fait adopter le protocole du relais de la flamme en 1934, mis en place pour la première fois lors des Jeux de Berlin en 1936 – sous le nazisme donc, ce qui fera naître plus tard des polémiques, qu’on a aujourd’hui oubliées…

Parmi les cinq lieux où vous faites évoluer votre héros grec, pourquoi avoir choisi Olympie ?

Parce que les Grecs ont inventé le sport, qui était l’apanage du citoyen, de l’homme aisé, celui qui avait du temps à consacrer à des loisirs. Le sport était un marqueur de réussite sociale. Et, contrairement à ce qu’ont dit certains historiens, le sport n’était pas une préparation à la guerre, pas à Athènes en tous les cas. Au début, les athlètes en compétition étaient habillés. La petite histoire veut que l’un d’eux soit tombé en se prenant les pieds dans son pagne, qu’on enleva donc ensuite pour éviter les accidents. Une autre version dit que le coureur le plus rapide s’étant mis nu, les autres l’ont imité pour gagner eux aussi. Ces légendes circulaient déjà au Ve siècle, la période de mon roman. Il ne faut pas oublier que l’histoire des JO se déroule sur neuf siècles. On s’enduisait le corps d’huile pour le protéger et le faire bronzer au grand air, signe d’élévation sociale – ce qui très contemporain, en fait.

La pratique sportive grecque offrait un corps harmonieux, et non pas puissant. Il s’agissait d’afficher un physique pacifié. La virilité, c’était l’harmonie. On le constate sur les statues qui expriment la sérénité et l’équilibre. Elles évitent les sentiments exacerbés pour dégager une placidité, une sorte de bienveillance. La nudité n’était pas sexuelle, elle était un habit. Le corps disait à la fois l’harmonie physique et spirituelle. Ce lien était essentiel chez les Grecs, à travers l’expression que je fais répéter à Socrate dans mon récit : beau et sage (*« kalos kagathos »*). Mais il y avait par conséquent une condamnation de la difformité et de l’infirmité – ce qui n’existait pas du tout pour les Égyptiens, chez qui les nains étaient représentés comme des êtres jolis. Tandis que chez les Grecs, le canon de beauté va finir par provoquer de l’exclusion. Le barbare au corps gras et non musclé sera considéré comme un sous-homme.

Votre héros, qui fait partie des métèques, passe par le sport pour devenir citoyen à part entière…

Seuls les citoyens avaient le droit de concourir aux JO. Mais d’autres parvenaient parfois à s’y intégrer, en effet. Il a existé des cas de citoyenneté accordée pour jouir de l’éclat qu’apportait un homme vaillant capable de possibles exploits. Aujourd’hui encore, le procédé n’est pas rare : des footballeurs et des sportifs de haut niveau acquièrent une nationalité parce qu’ils peuvent offrir leurs records à un pays, comme ce fut le cas pour les cités grecques. Reste que, de manière générale, la citoyenneté n’était absolument pas liée au mérite mais héritée de père en fils. L’histoire d’Athènes va néanmoins ouvrir la citoyenneté (puis la fermer) au gré des aléas de l’Histoire. Pendant les guerres, on élargit la citoyenneté afin de recruter des soldats. Car si le citoyen est un être privilégié, c’est aussi lui qui se bat. La cité lui donne beaucoup, et il lui doit quelque chose en retour.

Quelle était la spécificité des Jeux olympiques par rapport aux autres jeux dont raffolaient les Grecs ?

Face aux jeux néméens, pythiques, Isthmiques, seuls les Jeux olympiques incluaient uniquement le sport. Les autres alignaient des concours de multiples disciplines, comme la poésie, l’éloquence, la peinture. Les jeux chrématistiques représentaient quant à eux l’ordinaire des athlètes, au cours desquels ils gagnaient de l’argent. À Olympie, seule comptait la gloire, et c’était paradoxalement les jeux les plus prestigieux de toute l’Antiquité. Alors bien sûr, dans le sillage des athlètes, des orateurs venaient faire démonstration de leurs talents, les historiens raconter des histoires, les musiciens jouer. Il y avait un afflux énorme : 40 000 personnes débarquaient soudain dans un lieu où ne résidaient le reste de l’année que quelques prêtres et des bergers avec leurs chèvres. Un extraordinaire campement s’installait, un univers de démonstration, une folie. Les athlètes et les entraîneurs commençaient par faire des prières à Zeus. Il y avait quelque chose d’à la fois prudent et désespéré dans la prière des Grecs, une façon de s’abandonner à une sorte de fatalisme heureux – tout ne dépend pas de nous. Ce peuple a fini par inventer plus tard le stoïcisme… On fait sa tâche d’homme, y compris en priant, mais de toute façon c’est Zeus qui décide.

Olympie est un lieu où l’on sent une forme de spiritualité qui a quelque chose à la fois d’imposant et d’apaisé. Très différent de Delphes, doux refuge sous le Parnasse. Tandis qu’il y a dans la rectitude d’Olympie une impression de puissance. Ce n’est pas un hasard si le sport le plus populaire était la course de char, dont va user un Alcibiade pour gagner de l’éclat politique. Pour le reste, le pentathlon était la discipline reine, compte tenu des qualités physiques antithétiques dont on devait faire preuve. Quant au saut en longueur, il a fallu de récents travaux archéologiques pour découvrir qu’il s’agissait d’un sport doté d’haltères, dont le balancement donnait un élan pour atteindre les 15 mètres. Les archéologues ont aussi découvert que chaque lieu de grandes épreuves sportives avait ses propres critères, autant pour le matériel – le disque n’avait pas le même poids à Olympie ou à Némée – que pour les distances à parcourir, les dimensions des stades différaient de 150 à 180 mètres…

Mais en ce qui concerne les valeurs partagées, les JO permettaient-ils d’avoir une certaine unité ?

Il y avait vraiment une volonté de respect du règlement et du serment que faisaient à Zeus les juges et les athlètes à leur arrivée à Olympie. Un tricheur était un paria absolu, un juge qui acceptait d’être soudoyé, un traître. Un idéal d’honnêteté était affirmé, ainsi qu’un idéal de courage et d’opiniâtreté. L’athlète pouvait déclarer forfait pendant la préparation. En revanche, abandonner durant les épreuves, c’était le déshonneur.

Ces jeux offraient l’occasion de partager une culture : des comédiens vendaient leurs services, des poètes récitaient du Homère et du Hésiode. D’un coup, une culture commune liait les cités grecques, lesquelles avaient aussi des façons diverses de prononcer leur langue et usaient même quelquefois d’un vocabulaire différent. Tout le monde ne parlait pas l’attique, c’est-à-dire la langue d’Athènes. Beaucoup parlaient le dorien, le milésien, et d’autres idiomes. Le rêve panhellénique vivait à ce moment précis, avec des colons grecs qui débarquaient même de territoires non grecs. Tout le monde était réuni pour un mois de préparation des Jeux, et ensuite une semaine d’épreuves.

Puis on rentrait chez soi juste auréolé de sa couronne d’olivier ?

La gloire est l’une des notions les plus importantes de la Grèce. L’homme a conscience qu’il est éphémère et que seule la gloire peut lui donner l’immortalité : celle d’être mort au combat, et celle d’avoir vaincu aux Jeux – d’un côté Achille, de l’autre Milon de Crotone, dont on voit des statues à Olympie, qui était un grand lutteur. Même s’il a été finalement victime de l’hubris – mot grec qui signifie la démesure. Il était le plus fort, mais, parce qu’il était trop persuadé de l’être, il en est mort. La fable raconte qu’il a voulu éventrer un olivier, il est resté coincé dedans, et les animaux sauvages l’ont dévoré. Moralité, on a beau être un Hercule, il ne faut pas dépasser la mesure.

Toujours cet idéal grec, qui va être ensuite le thème profond de la philosophie d’Aristote : le juste milieu. Par exemple, le courage est le juste milieu entre la témérité et la lâcheté. Le téméraire est celui qui est inconscient devant le danger, le lâche celui qui le fuit. Le courageux est l’homme qui a toute conscience du danger et qui l’affronte. Cet idéal de tempérance, théorisé au IVe siècle par Aristote, nous dit quelque chose d’important. On peut en prendre de la graine aujourd’hui.

Pourquoi l’empereur chrétien Théodose a-t-il interdit les Jeux olympiques en 394 après J.-C. ?

En fait, Théodose voulait en finir avec les cultes païens. Et comme les Jeux olympiques étaient une imbrication de religieux païen polythéiste et de sport, il a tué le sport en tuant le polythéisme. On va alors entrer dans des siècles de mépris et de condamnation du corps, manifesté dans la philosophie platonicienne et repris par une partie des Pères de l’Église. Cette hostilité envers la chair est à mes yeux un aspect assez triste du christianisme – cela n’était pas écrit, c’est une interprétation. On aurait pu garder le sport, tout en effaçant le polythéisme. Mais le malentendu a fait que l’un a disparu avec l’autre. Et on a donc assisté aussi à la fin de cet idéal de trêve que portaient les Jeux olympiques antiques. Même quand on est en guerre, on peut respecter la trêve – car la Grèce était régulièrement en guerre : c’est en fait une grande leçon de philosophie politique que cet esprit de concorde et de paix. Ainsi, j’estime que même les sportifs russes devraient pouvoir venir à Paris, je ne comprends pas le refus du Comité olympique actuel. À la lumière de l’Histoire, la trêve doit exister.

Pour revenir au IIIe siècle après J.-C., c’est dommage qu’on ait jeté le bébé avec l’eau du bain, et lâché un événement singulier qui fédérait tout le bassin méditerranéen. Les jeux sublimaient les rancœurs entre les cités – une sublimation vraiment freudienne : on expulsait la violence pure en la plaçant dans le symbolique, le jeu et le rituel. Il faut se rendre compte que nous sommes tout petits aujourd’hui avec nos 120 ans de Jeux olympiques reconstitués, par rapport aux 900 ans de l’Antiquité. Je reste impressionné : quel autre événement culturel a duré presque un millénaire, pour renaître 1 500 ans après ? La flamme est haute !

À lire :
*La Lumière du bonheur* (*La Traversée des temps,* tome 4), d’Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 23,90 €.

Tout feu tout flamme
Dans le sanctuaire d’Olympie, la flamme sera donc allumée ce 16 avril 2024 grâce aux rayons du soleil recueillis par un miroir parabolique. Symbole de paix et d’amitié entre les nations, elle partira ensuite pour un long périple, d’abord durant neuf jours de relais en Grèce. Le 26 avril, ce sera la cérémonie de passation de la flamme au Stade panathénaïque d’Athènes. Avant l’embarquement à bord du trois-mâts français le Belem, navire qui partira du port du Pirée pour gagner Marseille, où la flamme arrivera le 8 mai, accompagnée par les fastes d’une grande fête. Plus de 10 000 porteurs se relaieront ensuite à travers la France, en individuel (sur 400 mètres) ou en collectif de 24 participants. Les sites des épreuves olympiques seront particulièrement mis en valeur et plus de 400 villes traversées. Avant l’arrivée à Paris, le 26 juillet, pour la cérémonie d’ouverture des JO, avec l’allumage final de la vasque. Et ce sera parti pour 16 jours d’exploits. M.C.
À consulter : [www.olympics.com](https://olympics.com/)